

## Visage du nouveau rapport maître-élève

Extrait de "L'Éducateur" n° 2 - année 1969-1970

Jeune professeur, cherchant la voie de la vérité pédagogique, critiquant sans indulgence les premières expériences malheureuses ou heureuses que j'ai pu vivre, j'ai découvert, en novembre dernier, un visage nouveau du rapport maître-élève, au contact d'une classe Freinet, celle d'Estourmel, animée par M. et Mme Sence.

Jusqu'alors, Freinet, pour moi, n'était qu'un nom. Tout au plus, il se situait dans mon esprit, dans le courant pédagogique dit «libertaire»... Je ne connaissais rien de ses méthodes... J'imaginai mal ce que pouvait être une telle pédagogie. Aussi, naïf et ignorant, j'allais à sa rencontre sans préjugé. C'est pourquoi Estourmel m'enthousiasma. Assis au fond de la classe avec mes jeunes normaliens, j'écoutais, je regardais et j'admirais. D'aucune façon cette classe ne ressemblait à celles dont je me remémorais le souvenir: ici, la vie des enfants s'était installée; le travail était devenu leur projet et leur plaisir coïncidait avec l'effort qu'ils s'étaient assigné. Au-delà des dessins, des sujets en céramique, des récits et des poèmes que ces enfants créaient, je redécouvrais des enfants heureux d'apprendre et curieux de découvrir. Et je soupçonnais, derrière toutes les techniques d'apprentissage, de motivation, d'expression, de renforcement ou de contrôle, un esprit, une âme, une vie et surtout, en accord avec cette vie, une philosophie de l'être de l'enfant qui ne le sépare pas arbitrairement de son milieu et qui ne l'aliène pas au personnage qu'une civilisation veut sournoisement façonner.

Ici, la vie retrouvait valeur. Là, dans le milieu scolaire quotidiennement côtoyé, il n'était question que de ne pas faire de fautes dans une dictée, de réussir un problème, de passer en sixième, et, à long terme, «d'être quelqu'un» qui a réussi parce qu'il a sagement enregistré. Là, la perspective impérative est l'entrée dans le cycle secondaire pour lequel on sacrifie naïveté, expression, beauté, harmonie de l'enfant, de ses gestes, de ses élans. Il y a un horaire; il y a un programme; il y a des raisons d'être docile; la réussite, c'est-à-dire la consommation appropriée d'un certain savoir qui symbolise et prépare le pouvoir économique et social. Bien réussir à l'école, c'est préparer son avenir, c'est-à-dire la tranquille assurance de celui qui ne pense plus, qui ne goûte plus, qui ne s'émerveille plus parce qu'à l'école il lui a été appris, et jusque dans la profondeur de ses comportements, qu'il n'y a qu'un dieu devant qui s'incliner: l'Efficace. Ce qu'il sait aussi en sortant de la classe, c'est qu'il y a des règles selon lesquelles on peut goûter, composer, vivre, même penser! Voilà le résultat de ces

monotones distributions horaires où, du CP au CM, à quelques variantes près, la lecture succède à la numération, le paragraphe à l'élocution. Du rythme, du dessin, il n'est plus question: les rondes et les danses du vent, le murmure d'un automne où les feuilles se frôlent et se posent comme à regret et avec la réserve et la grâce de précieuses, tous mouvements que les tout-petits vivent en dansant, tout cela disparaît... Là, désormais, «c'est le pensoir» où fument avec gravité les esprits des «médito-penseurs»... Du calcul pour compter, du français pour paraître et bien émettre les clichés vieillots qui illustrent la bonne rédaction, voilà du travail!... Le dessin? passe-temps d'artistes! Et qu'avons-nous à faire d'artistes! Celui qui regarde les étoiles n'a point sa place ici; il nous faut des rameurs!

Plus loin donc que les dessins, les textes libres, les poteries finement décorées, je suspectais un projet, un sens; ici, les enfants demeuraient ce qu'ils étaient: vrais avec eux-mêmes, ils apprenaient la responsabilité, «Ce qui est essentiel, ici, me dit le maître, c'est d'être et non d'avoir»...

Avoir un «paraître», un diplôme, une situation, des projets qui me dispensent de vivre le présent avec sérénité. Mais qui me promettent toujours des lendemains qui chantent sans pour autant m'appartenir... Voilà le danger qu'a distingué un Dewey qui voulait «l'école dans la vie et par la vie», et surtout un Freinet qui écarte avec humour tous les prestiges d'une civilisation où il n'importe plus de créer mais de digérer et d'ingérer à la seule fin d'avaler de nouveau. Restituer au jeune enfant un bon amour de soi-même, sans illusion mais aussi sans crainte, voilà ce que semble laisser à ses disciples le sage et malicieux Freinet. Ici, se cultiver redevient synonyme d'être. Ailleurs, se cultiver, c'est acquérir et intégrer un goût et des œuvres consacrées par ce goût. Qu'importe alors si Lamartine ennuie: là est le canon qui ne supporte aucune concession d'ordre personnel. Ici, se cultiver, c'est, de nouveau, à partir de son propre moi, aimer le beau, exprimer le beau, créer le beau, sous quelque forme que ce soit.

Plus donc qu'une bonne application de motivations qui, naturellement portent l'enfant à la curiosité, fût-elle scolaire, j'ai retenu surtout de la pédagogie de Freinet qui, du reste, se cherche, à chaque instant, qu'elle rend à l'enfant des mobiles pour créer et, par là même, des mobiles pour se cultiver. Mais la culture n'est plus alors un académisme fade, privilégiant des manières de penser et de goûter socialement consacrées. Elle restaure, au contraire, la valeur

du créateur original qu'est l'enfant. Le plus humble travailleur qui rédige péniblement son texte comme le plus obscur artisan qui modèle une forme personnalisée alors et son être et ses productions. Il devient et se sent devenir, devant autrui comme pour lui-même, un être apprécié et qui reconnaît la valeur. Il se crée comme vérité, comme artiste et comme artisan. Il n'est plus aliéné à des valeurs mesurées à leur pouvoir d'exploitation. Il redevient le «Prométhée» qui décide de la vie et de la mort des valeurs, uniquement parce que, de ces valeurs, il est maître et créateur!

Alors, tout redevient possible avec l'enfant: un rapport vrai avec son maître, qui devient un être d'attention plus que de commandement; une responsabilité vécue au milieu et avec d'autres qui la partagent! Les méthodes, les techniques pédagogiques? Oui! Mais il suffit (!) plutôt de les organiser pour qu'elles rendent de la valeur! Groupes de travail, fichiers, BT, que tout cela rend bien! Mais pas sans l'esprit d'auto-responsabilité et de création propres aux adeptes de Freinet! Voilà pourquoi dans «l'École Moderne Française» Freinet ne conseille que très tardivement aux jeunes maîtres l'usage de l'imprimerie!

L'important n'est pas là pour Freinet; ceci n'est qu'une conséquence! L'essentiel demeure au sein de la révolution culturelle qu'il faut entreprendre: soyez vrais avec l'enfant, supprimez les remparts et les boucliers qui vous rendent si lointains, si altiers et inaccessibles! devenez l'un d'entre eux, chercheurs parmi des chercheurs, découvreurs de trésors et d'intérêts naïfs qu'il faudra alors, avec eux, creuser! Voilà le sens du premier conseil: «la suppression de l'estrade».

Alors, inutile de jouer au mandarin qui sait tout et qui, dès lors, obligatoirement, trompe et se trompe: le maître est dispensé d'infaillibilité! mais pas de vérité!

Voilà simplement ce que j'ai retenu de Freinet...

Faut-il ajouter qu'au seul contact de cet esprit, l'air devient plus vif et la perspective plus lointaine, à savoir celle de l'enseignant qui sent profondément qu'il n'aura jamais achevé sa tâche d'homme. A ce titre, Freinet m'apparaît profondément humain: suscitant des recherches, exigeant une constante vérité envers soi-même comme envers ceux qu'on appelle injustement «élèves» il ne décourage pas le jeune maladroit qui tente et recommence: une technique s'apprend, mais une générosité se donne!

A. Richez